

dérable d'hommes qui aiment les lettres. Plus l'éducation répand de connaissances, plus le goût se forme, plus le talent est porté à s'éveiller, et à recevoir une impulsion qui lui permette de prendre tout son essor.

Maintenant si je demandais : le goût des lettres et des sciences est-il suffisamment répandu dans notre pays pour espérer un certain éclat sous ce rapport dans un avenir prochain ? Est-il beaucoup d'hommes en état de juger du mérite des compositions intellectuelles ? Les livres, les écrits sérieux trouvent-ils de bien nombreux lecteurs ?..... Je serais heureux d'entendre une réponse affirmative à cette question.

Quoiqu'il en ait été du passé, le présent donne des espérances pour l'avenir, et je crois sincèrement que l'on progresse rapidement dans un sens favorable à la diffusion des lettres. Ne me serait-il pas permis de dire que notre esprit national doit nous y porter ? Ne sommes-nous pas les fils de la France dont la gloire littéraire est si grande, où les œuvres de talent sont si bien goûtées et si fortement encouragées par la faveur du public ?

Sans doute la classe amie des lettres n'est toujours qu'une partie minime d'un peuple ; mais c'est celle-là qui, après tout, fait l'esprit de la nation, lui donne sa gloire et détermine ses destinées.

Je vois avec bonheur de nouvelles voies ouvertes à l'honneur et à la fortune pour nos jeunes compatriotes ; le goût des armes se manifeste chez un certain nombre d'entre eux. L'organisation militaire est une nécessité actuelle de notre pays, et elle pourra contribuer à sa gloire ; la bravoure de nos aïeux ne manquera pas dans l'occasion à leurs descendants.

Mais qu'on me permette donc de voir la gloire future de mon pays dans les triomphes de la parole de ses orateurs, dans l'éclat de la plume de ses écrivains, dans les vertus ornées de la science de ses concitoyens revêtus de l'habit qu'on porte en temps de paix :

*Cedant arma togæ ; concedat laurea linguæ.*

A.—Sans doute l'industrie mérite des encouragements dans un pays encore nouveau comme le nôtre ; les richesses de notre sol ont besoin d'être exploitées : le commerce est une source de prospérité qui doit couler plus largement encore. Mais surtout l'agriculture réclame à grands cris des bras qui l'exercent, des soins éclairés qui la dirigent, un dévouement qui se consacre à remuer la glèbe de la patrie, plutôt qu'à aller ramasser, par un travail honteux, sur une terre étrangère, un or qui flétrit la main qui le touche, et qui, au reste, ne l'enrichit presque jamais.

A ces éléments de la prospérité nationale, il faut porter un